

Homélie du dimanche 21 janvier 2024
Cathédrale de Laval - don Pierre-Antoine Belley

Mes chers amis, la parole de Dieu est notre guide, notre flambeau, notre torche. Elle nourrit notre feu sacré. Elle nous réchauffe, ce qui n'est pas peu dire en ce dimanche. En tout cas, j'espère que c'est vrai pour tous. Elle doit résonner en nous, nous faire vibrer, nous décentrer de nos préoccupations, relativiser toutes nos peines. Elle doit être un guide pour notre intelligence et nos inquiétudes. Je me permets aussi de m'inspirer aussi un peu de cette retraite que je viens de vivre à Lourdes avec de nombreux prêtres, bénéficiant de la grâce du lieu, dans un sanctuaire où, à ce moment de l'année, il n'y avait que très peu de pèlerins. Nous étions pratiquement seuls devant la grotte et vous imaginez que devant cette grotte qui nous est si chère à tous, vous étiez dans nos prières. En particulier nos chers malades. Ce fut un grand temps d'inspiration que je voudrais partager avec vous en m'appuyant sur l'Évangile de ce jour.

Comment se laisser surprendre encore par la parole de Dieu ? Comment ne pas être trop habitué à ce que nous avons si souvent entendu ? Aujourd'hui le récit de l'Évangile est on ne peut plus simple. Ce n'est pas phénoménal, il n'y a pas de multiplication, pas de grand prodige. Il nous est simplement raconté la grâce des origines. C'est le premier point que je souhaiterais partager avec vous. La grâce des origines, la grâce de cette apparition de Jésus qui, après des années secrètes passées à Nazareth, nous est présenté par l'évangéliste saint Marc, qui est toujours très sobre et modeste dans les détails de son récit. Saint Jean est plus philosophe, saint Matthieu s'enracine sans cesse dans l'Ancien Testament, saint Luc glose un peu. Avec saint Marc, pas trop de fioriture. Il raconte les événements comme ils sont. C'est simple. C'est limpide.

Le premier point qui me marque dans cet appel des premiers disciples, je vous le disais, c'est la grâce des origines. Lorsque vous faites une retraite - et je vous le recommande - vous vous interrogez en vous demandant d'où vous venez et pourquoi vous êtes chrétien, pourquoi vous êtes prêtre ? Tantôt vous oscillez entre l'action de grâce du feu sacré qui est encore en vous, tantôt vous vous laissez provoquer par la parole de l'Apocalypse qui vous dit, à notre époque et à chacun de nous : « J'ai contre toi que tu as perdu le feu de ta jeunesse ». Une retraite, c'est d'abord une action de grâce. Une vie chrétienne c'est d'abord une forme de reconnaissance pour la gratuité de la foi que nous avons reçue, qui par de bons parents, qui par une rencontre fortuite en apparence, qui par le témoignage d'un bon ami. Mais rien n'est fortuit pour Dieu, qui a fait chavirer notre vie comme en témoignent souvent de nombreux catéchumènes ou recommençants. Nous l'avons partagé entre prêtres dans ces temps paradoxaux où d'un côté tout semble chavirer alors que de l'autre côté, nous voyons que nous récoltons l'œuvre inouïe de l'Esprit-Saint, ces quêtes improbables de ceux qui se tournent encore avec audace vers l'Église pour nous dire, et je vous l'ai dit souvent : « Parlez-nous de Jésus ».

Cette grâce que nous devons tous ressentir de cet appel, vous pensez peut-être qu'elle serait réservée aux apôtres. Nous n'avons pas de filets, nous ne sommes pas pécheurs, nous ne nous appelons pas Pierre, mais en réalité cette parole nous touche tous. À cet instant-là, on pourrait faire un arrêt sur image. Qu'est-ce qui fait que l'on est chrétien aujourd'hui ? À quoi cela s'est joué ? Je ne vais pas vous faire peur, mais en ce qui me concerne, devenir prêtre s'est joué à rien. Est-ce qu'on a un minimum d'action de grâce et de reconnaissance pour Dieu qui, de fait, nous a choisis ? Et cela est particulièrement vrai du sacerdoce, non pas parce que ceux qui seraient choisis seraient meilleurs. Aucunement. Mais c'est la pédagogie divine de s'adresser à certains, pour aider au salut de tous.

J'ai beaucoup lu pendant ma retraite sur la première évangélisation de nos pays et notamment de la Gaule. C'est une clé d'interprétation de notre Histoire qui me fascine beaucoup. On est toujours marqué lorsqu'on lit le récit de la première évangélisation, qu'elle soit apostolique ou immédiatement post apostolique. C'est-à-dire dans les décennies qui ont suivi la Révélation de Jésus, où dans des circonstances sociales qui n'étaient pas beaucoup plus réjouissantes que les nôtres. Les 4^{ème}- 5^{ème} siècles, qui voient naître la Gaule chrétienne sont saisissants. On pourrait faire un parallèle entre la décadence de l'Empire romain et notre époque. Il y a de quoi. C'est l'époque où dans un désordre puissant, des « minorités ferventes et créatives » vont écrire l'Histoire. À travers la fidélité de certains, la foi va finalement non seulement « tenir », mais se répandre et causer l'avènement d'une ère nouvelle. Dans ces temps difficiles, comme l'étaient celui des apôtres ou de la 1^{ère} évangélisation de la Gaule, c'est sur la sainteté de certains hommes et certaines femmes que la Providence va s'appuyer pour inaugurer sur les ruines d'un empire décadent, une ère nouvelle dans laquelle beaucoup connaîtront Jésus-Christ. Ce qui est marquant dans ce choix des apôtres comme dans le choix de ces hommes et femmes que Dieu a choisis pour nous relier au message du Christ, c'est la disproportion entre ce qu'ils étaient dans leur humanité, dans leur isolement, dans les moyens dont ils disposaient, et la fécondité évangélisatrice qui sera la leur.

Dans l'Évangile de ce jour, il est question d'un appel à la conversion. C'est le premier message de Jésus, alors qu'il inaugure sa prédication : « Convertissez-vous ». Lorsque vous êtes devant la grotte, vous vous souvenez que le message essentiel de Lourdes, c'est : « Pénitence, pénitence, pénitence... » Quelqu'un disait à juste titre que le péché de notre époque, parmi tous les péchés capitaux, était la paresse. Nous sommes avachis, matérialistes, on se plaint de tout. Aux premières années du christianisme, la précarité, la pauvreté, la vulnérabilité étaient contemporaines d'une richesse inouïe qui était le don de Dieu. Aujourd'hui nous sommes pauvres de notre matérialisme, de notre conformisme, de nos droits à vivre d'un sacro-saint progrès. Je ne suis pas contre le chauffage (surtout dans cette cathédrale...) et l'eau chaude, mais franchement, lorsqu'on relira notre époque, on verra que l'on a perdu l'essentiel et que si on a toutes les faveurs de la matière et des choses, on a perdu Dieu. On a oublié Dieu. Jésus nous prévient pourtant dans l'Évangile : « Tu amasses beaucoup de biens, et ce soir, ta vie te sera demandée. À quoi cela va-t-il te servir ? »

La plus grande pauvreté est de ne pas connaître et aimer Dieu. Voilà pourquoi le plus grand service que nous pouvons nous offrir les uns les autres, c'est nous offrir Dieu. Nous

sommes aliénés par « les choses » et la Vierge nous dit : pénitence, pénitence, pénitence. Jésus ne veut pas que nous soyons paresseux. L'œuvre du salut est un lourd labeur, un travail qui fait parfois semer dans les larmes mais récolter dans la vraie joie.

Comme nous le dit saint Paul, il passe ce monde, tel que nous le voyons. Mais notre ancre est ailleurs. Toutes nos vraies joies, aussi humaines et simples soient-elles, sont belles et aimées de Dieu. Mais au final, la seule vraie joie est celle d'être disciple de Jésus. La vraie joie est celle que Jésus nous donne. Convertissons-nous à la vraie joie. Amen.